

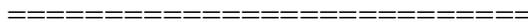
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME PREMIER
(HARIPARVAN)

5ème Thème - Lectures 51 à 58

Les plaintes de la terre. Cansa mis en garde. Éloge de Dourgâ.

CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE.

DISCOURS DE BRAHMÂ.

Vêsampâyana dit :

Après avoir entendu ces paroles de Vichnou, Brahmâ, père du monde, lui répondit au nom des dieux :

« O Vichnou, vainqueur des Asouras, les dieux n'ont aucune crainte pour eux-mêmes ; tu as daigné mettre un terme à leurs inquiétudes, et les diriger dans leurs combats. Indra est victorieux, tu veilles sur le monde, les hommes sont constants au chemin du devoir ; et d'où vient donc qu'ils éprouvent des alarmes ? Pratiquant la justice et la piété, délivrés de toute maladie, tant qu'ils resteront fidèles à la loi divine, peuvent-ils être victimes d'une mort prématurée ? Or, les chefs des peuples, les princes de la terre, ornés des six qualités¹ qui distinguent les rois, ne cherchent point à se nuire entre eux. Bienfaiteurs de leurs sujets, irréprochables dans la perception des impôts², ils tirent de grandes richesses de leurs mines et remplissent leur trésor sans violence. Gouvernant avec sagesse les nombreuses populations qui leur sont soumises, ils ne font point peser sur elles un sceptre trop lourd, et maintiennent l'ordre parmi les quatre castes. Les êtres se plaisent à naître sous leur empire³ ; ces rois sont entourés d'amis qui les respectent, protégés par de grandes armées, et heureux de leurs propres vertus. Habiles dans l'art de tirer de l'arc et dans la science des Vèdes, ils offrent, aux époques convenables, des sacrifices accompagnés de riches présents : les dieux y sont honorés par des holocaustes ; les Maharchis, par des exercices de piété, et les Pitris, par des milliers de Srâddhas. Ces princes n'ignorent rien de ce qui est ordonné sur la terre par le triple enseignement des Vèdes, des traditions humaines⁴ et des livres de

¹ Ces six qualités sont sans doute celles qui sont désignées dans le Dictionnaire de M. Wilson, au mot षट्प्रज्ञ, *chatpradjna*. Cependant voyez aussi le mot *chatcarman*. Voyez encore les lois de Manou, lect. VII, sl. 160, et lect. X, sl. 75.

² Les impôts qui constituent le revenu d'un prince, se nomment कर, *cara* ; le contribuable s'appelle करद, *carada*. Les lois de Manou donnent quelques détails sur la nature et la perception des impôts. Voyez lectures VII et VIII. Le 6^e sloca de la VIIe lecture enjoint au prince de choisir pour l'exploitation des mines et la perception de ses revenus des gens intelligents et de bonne famille.

³ Ces mots semblent prêter une espèce de libre arbitre aux êtres qui ne sont pas encore nés, et qui choisissent le pays qui leur offrira le plus de bonheur. Mais abstraction faite de l'exagération poétique, cela signifie qu'un bon gouvernement favorise la population, et que les sujets heureux ne craignent pas de voir augmenter leur famille.

⁴ Cette idée me semble exprimée par le mot लौहिक, *lôhica* (*mondanus*) opposé au mot वैदिक, *vêdica*. Ce sont les instructions renfermées dans les commentaires des saints docteurs, et dans les livres qui ne sont pas

droit⁵. Ainsi, possédant toute espèce de science, et pareils à des Maharchis, ils semblent renouveler l'âge Crita. Pour leur complaire, Indra envoie sur la terre des pluies fécondes ; le souffle des vents est favorable, et les dix régions du ciel sont calmes et tranquilles. La terre n'est effrayée par aucun phénomène céleste, et les planètes poursuivent leur course régulière. La lune, à travers les constellations, achève en paix ses révolutions diverses ; et le soleil, sans contradiction, parcourt les deux voies de sa carrière. Le feu du sacrifice reçoit l'hommage parfumé des différents holocaustes offerts avec dévotion ».

« Quand les coeurs sont disposés à la vertu, quand la piété règne par tout, d'où vient donc que les hommes ont à redouter le terrible Câla ? La Terre gémit sous les armées de rois puissants, brillants de gloire, et se prêtant mutuellement leur secours. Fatiguée de ce poids, exposée aux ravages des soldats, elle succombe, comme un vaisseau trop chargé s'enfonce dans les flots. Il semble que la fin des âges soit arrivée : les montagnes qui lui servent de ceinture sont ébranlées, les eaux sont lancées dans ses plaines ; une sueur abondante l'inonde, oppressée comme elle l'est par la multitude des puissants Kchatriyas, et couverte de royaumes populeux. Dans les villes, le prince est entouré d'armées innombrables ; les royaumes sont composés de mille et mille bourgs ; et tous ces rois, et leurs armées, et ces bourgs, et ces riches royaumes, ne laissent plus sur le sol aucune place vacante. Faisant un instant trêve à ses douleurs, la malheureuse est venue dans ton séjour, ô Vichnou ; elle t'implore, toi qui es son espoir et son sauveur. Elle est souffrante, et ses peines sont causées par les hommes : c'est à toi de faire en sorte qu'elle ne succombe pas ; car elle est éternelle dans ce monde.

C'est un grand mal, ô vainqueur de Madhou, que les ravages commis sur la Terre : il en résulte l'interruption des devoirs imposés à tous les êtres, et les dommages les plus déplorables. Or, il est évident qu'aujourd'hui, harassée par cette multitude de princes, elle ne peut résister à cette fatigue : la fermeté, qui lui est particulière, commence à lui manquer ; immobile par sa nature, elle est tremblante et agitée.

Je viens de te répéter ce que nous avons appris d'elle-même. Nous voulons nous entendre avec toi pour la soulager de ce poids. Sans doute ces rois, dont les états ont pris de si grands accroissements, se trouvent dans la bonne voie, et les trois autres castes sont religieusement soumises aux Brahmanes. Toutes les paroles sont empreintes de vérité, tous les hommes reconnaissent la règle du devoir. Tous les Brahmanes respectent les Vèdes, tous les mortels respectent les Brahmanes. Puisque la piété existe dans le monde, il faut aviser au moyen de l'y conserver. Songeons que c'est dans cette route que l'homme vertueux doit marcher pour arriver à la perfection : mais, d'un autre côté, il faut délivrer la Terre du poids qui l'accable, et ce n'est que par la mort des princes que nous obtiendrons ce résultat. O grand dieu, si j'ose ouvrir un avis, c'est de nous rendre ensemble sur le sommet du Mérout, pour y prêter l'oreille aux plaintes de la Terre ».

CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.

PLAINTES DE LA TERRE.

Vèsampâyana dit :

« J'y consens », dit Vichnou, et aussitôt il part avec cette assemblée céleste : il est enveloppé d'un nuage noir et retentissant, et ressemble à une montagne entourée de

l'ouvrage même de Dieu. Cette opposition se trouvait déjà dans la lecture précédente. Voyez aussi lois de Manou, lect. II, sl. 117.

⁵ Ces livres s'appellent धर्मशास्त्र, *dharmasâstra*.

brouillards. Sa chevelure, relevée sur sa tête, est ornée de perles et de pierres précieuses, et comparable au nuage au sein duquel brille la lune. Sur sa large poitrine on distingue les boutons de ses deux seins adorables, et les boucles de poils qui forment l'auguste Srîvatsa. Son vêtement est jaune, et ce maître tout-puissant des mondes, Hari, s'élève comme une montagne enveloppée de l'ombre du crépuscule. Il s'avance sur Garouda, suivi du dieu né du calice d'un lotus et de tous les Souras qui tiennent leurs regards attachés sur lui. En quelques instants ils arrivent sur la montagne brillante de tout l'éclat des pierres précieuses¹. Là, sur le sommet du Mérou, les dieux admirent la salle magnifique où ils sont admis : ouvrage étonnant de Viswacarman, cette salle resplendissait comme le soleil ; les colonnes y étaient d'or, les arcades de diamants et de lapis lazuli. On y trouvait tout ce que l'esprit peut imaginer dans son caprice ; cent trônes brillants ; des filets de pierres précieuses couvrant les intervalles d'une croisée à l'autre ; des métaux de toute espèce ; les fleurs de toutes les saisons ; de tous côtés une magie vraiment divine. L'âme transportée de joie, les dieux entrent dans cette salle, où leur place est déterminée suivant leur dignité, et ils vont s'asseoir sur des sièges superbes, sur des trônes élevés, couverts de riches tapis. Alors Vâyou², d'après l'ordre de Brahmâ, parcourt tous les rangs pour faire faire silence. L'assemblée divine, encore agitée, se tait peu à peu, et la Terre commence son discours d'une voix qu'altère la souffrance.

La Terre dit :

³ « Je fus, dans l'origine des choses, formée par le dieu qui sortit du sein du lotus. En même temps que moi apparurent deux grands Asouras terrestres ; ils naquirent de l'oreille de Vichnou endormi sur l'Océan, et s'élevèrent comme deux murailles à l'horizon. Vâyou, dirigé par Brahmâ, les pénétra, et ils s'accrurent de manière à couvrir le ciel. Gonflés comme ils l'étaient par le souffle du vent, Brahmâ les prit, les toucha de tous les côtés et trouva que l'un était mou et l'autre dur⁴. Le dieu né du sein de l'onde leur donna des noms : celui qui était mou fut appelé Madhou ; celui qui était dur, Kêtabha. Ainsi nommés, ces deux Dêtyas se mirent à courir par le monde qui n'était qu'une vaste mer, orgueilleux de leurs forces, intrépides et demandant le combat. Brahmâ, aïeul de tous les êtres, en les voyant s'élaner sur la masse liquide, disparut, et ce dieu aux quatre fronts⁵ alla retrouver sa demeure mystérieuse dans le lotus qui s'élevait de l'ombilic de Vichnou. Ces deux divinités, Brahmâ et Nârâyana, restèrent sur la surface des eaux, immobiles et endormies, durant de nombreuses révolutions d'années. Longtemps après, les deux Asouras, Madhou et Kêtabha, arrivèrent à l'endroit où séjournait Brahmâ. A l'approche de ces géants terribles et menaçants, le dieu, habitant du lotus, poussa Vichnou : celui-ci s'éveilla aussitôt, tout brillant de lumière, et un combat furieux s'engagea entre lui et les Asouras

¹ C'est le Mérou, qui, pour cette raison, est surnommé *Ratnaparwata* ou *Ratnasânou*.

² Vâyou, ou le dieu de l'air, fait ici l'office d'huissier, prononçant les mots माशब्द, *mâsabda*, qui correspondent au mot français *silence*.

³ Le manuscrit dévanâgari de Paris place au commencement de ce discours quelques vers qu'on retrouve ailleurs, par exemple dans l'avatare du Sanglier : la Terre y dit longuement qu'elle soutient tout (circonstance qui lui a fait donner l'épithète de *Dharanî*), et elle demande à être à son tour soutenue par Vichnou.

⁴ Telle est la géologie indienne : toujours des fables allégoriques, pour expliquer des faits naturels. Une autre observation à faire sur le personnage de Madhou, c'est que son nom est celui du premier mois de l'ancienne année indienne (mars-avril). Le deuxième mois s'appelait *mâdhava*. Or Vichnou, qui tue Madhou, se nomme *Mâdhava* ; n'est-ce pas une manière de représenter la succession des mois, dont le second semble tuer le premier ? Nécessairement ce même Madhou renaîtra, et l'on pourra dire qu'il est le fils de celui qui l'a tué.

⁵ Brahmâ est représenté avec quatre têtes : c'est peut-être par allusion aux quatre points cardinaux.

dans les trois mondes couverts d'un déluge universel. Ce combat dura des milliers d'années : les deux Dêtyas n'avaient aucun moment de repos. Enfin, épuisés par leurs efforts, ils dirent à Nârâyana : « Nous sommes satisfaits de la lutte que nous avons soutenue contre toi ; nous nous soumettons avec plaisir, et notre vie est à ta discrétion. Donne-nous la mort, mais non sur la terre maintenant submergée. Cependant, ô maître des Souras, nous demandons à devenir ensuite tes enfants. Nous pouvons avec honneur être les fils de celui qui nous a vaincus ».

Vichnou les saisit de ses bras et les frappa. Après leur mort, leurs deux corps plongés dans l'eau n'en formèrent plus qu'un, et battus par les flots, rendirent une espèce de moelle. L'eau, s'engraissant de cette moelle, disparut, et le divin Nârâyana put alors créer les êtres. Ainsi couverte de la moelle (médas) de ces Dêtyas, j'ai reçu le nom de Médinî, et par la puissance de Vichnou, je suis devenue l'éternelle Djagatî⁶. C'est lui qui, sous la forme de sanglier (ainsi l'a vu Mârcândéya⁷), me souleva du milieu des eaux sur une de ses défenses. C'est lui encore qui, en votre présence, m'enleva, d'un seul pas, à la domination du Dêtya Bali.

Aujourd'hui je suis malheureuse ; et privée de la protection d'un maître, je viens implorer le secours du dieu sauveur, maître du monde, et redoutable par sa massue. Le feu est le maître de l'or, le soleil celui des vaches, Soma celui des constellations : c'est toi qui es le mien. Seule, je supporte tous ces êtres animés et inanimés : mais ce que je porte, c'est toi qui le soutiens.

Râma, fils de Djamadagni, irrité de la mort de son père, voulut me délivrer du poids⁸ des Kchatriyas, et vingt et une fois je fus jonchée de leurs cadavres. Je fus le théâtre⁹ de ces sacrifices où le sang des rois était largement répandu : dans le Srâddha célébré en l'honneur de son père, le petit-fils de Bhrigou me donna à Casyapa¹⁰. Couverte de la chair, de la moelle, des os des Kchatriyas, dégoûtante de leur sang, j'étais auprès de Casyapa, dans l'état de la jeune fille nubile au moment du flux menstruel. Le Brahmarshi me dit : « O Terre, pourquoi détournes-tu la tête ? n'es-tu pas dans l'état qui convient à la femme d'un héros¹¹? ». Alors je répondis à l'illustre Casyapa : « O saint Brahmane, ceux qui étaient mes maîtres ont été tués par le vaillant fils de Bhrigou. Veuve de ces guerriers, de ces

⁶ Ce mot *djagatî* est un des noms de la terre. Il signifie *mouvant, passager*, et semble former une opposition avec le mot शांती, *sâswatî*, qui veut dire *éternel, perpétuel*. La terre est à la fois *éternelle* et *changeante*.

⁷ Il y a un Pourâna qui porte le nom de *Mârcândéya*.

⁸ Je suis fâché de n'être point de l'avis de M. Stenzier, pour la traduction de भारवातरण, *bhârâvatarana*, que, dans son *Brahmâ-vêvarta*, sl. 2, il explique par *Bhârî incarnatio*. Bhâra est en effet un nom de Vichnou ; mais j'ai cru devoir entendre différemment le mot *bhârâvatarana* qui se présente souvent, et qui, vers la fin de cette même lecture, a pour synonyme भारशौथिल्य, *bhârasaithilya*. Le texte de M. Stenzier porte अवतारण, *avatârana* ; mes manuscrits me donnent partout अवतरण, *avatarana*.

⁹ Je rends ainsi le mot technique वेदि.

¹⁰ C'est de là que la terre est surnommée *Câsyapî*. Je pense que, si l'on parvient à connaître de quel pays chacun des saints Richis était patron, on expliquera quelques-unes des fables indiennes. Ainsi je crois que Casyapa présidait spécialement au Cachemire. Ce passage n'indiquerait-il pas une cession de provinces faite par Parasourâma à un prince cachemirien. Je ne fais cette réflexion que pour indiquer le parti que l'on peut quelquefois tirer des fables indiennes.

¹¹ Si je n'avais pas voulu rester fidèle au système rigoureux de traduction que je me suis imposé, je n'aurais pas reproduit cette indécente grossièreté..

intrépides Kchatriyas, je ne puis plus exister avec mes villes désertes. Qu'il me soit donné pour maître un roi semblable à toi, et qu'il protège mes bourgs et mes cités jusqu'aux mers qui forment ma ceinture.

« Ainsi soit-il », dit le Mouni après avoir entendu mes paroles, et il me confia à Manou¹², roi des hommes. C'est ainsi que je me trouve sous la domination des enfants d'Ikchwâcou, fils de Manou : pendant longtemps j'ai été soumise à une suite de princes qui arrivaient successivement au trône. Devenue de cette manière la propriété du roi Manou, j'ai été l'objet des soins d'un grand nombre de princes, issus de la race des Maharchis. Mais aussi beaucoup de héros Kchatriyas ont voulu me subjuguier ; ils ne sont plus, ils sont tombés sous l'empire de la mort, et il semble que j'aie été pour eux une source de destruction¹³. A cause de moi, des combats se sont livrés, et se livrent encore dans le monde : les vaillants Kchatriyas ne cessent de se disputer ma possession les armes à la main. Ces malheurs n'arrivent que par vos décrets divins. Pour le bien du monde, mettez un terme aux querelles des rois. Si je mérite quelque pitié, sauvez-moi ; le dieu puissant qui porte le tchakra, peut seul me délivrer d'un pareil fardeau. Ce poids m'accable, j'ai besoin de secours ; que Vichnou daigne me dire si je dois espérer le soulagement que j'implore ».

CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE.

AVATARES DE TOUS LES DIEUX.

Vésampâyana dit :

Tous les habitants du ciel applaudirent à ce discours de la Terre, et dirent au père commun des êtres : « O dieu, que la Terre soit délivrée de ce fardeau sous lequel elle succombe. C'est vous qui êtes dans ces mondes le créateur des corps et le maître de la nature. Ordonnez donc ; dites ce que doivent faire Indra, Yama, Varouna, Couvéra et Nârâyana lui-même. O Brahmâ, commandez à la lune, au soleil, au vent, aux Âdityas, aux Vasous, aux Sâdhya habitants des demeures célestes, à Vrihaspati, à Ousanas, à Câlâ et à Cali¹ ; à Siva et à son fils Cârtikéya ; aux Yakchas, aux Râkchasas, aux Gandharvas, aux Tchâranas², aux grands serpents, aux montagnes et aux mers orageuses ; aux bouches divines du Gange et aux fleuves. Si, dans cette circonstance, vous croyez devoir revêtir la forme d'un prince terrestre, dites-nous, ô maître des Souras, quelle part nous devons prendre à vos projets. A quel avatare faut-il que nous nous soumettions ? Quels sont ceux d'entre nous qui resteront dans le ciel, ceux qui descendront sur la terre dans les familles des saints Brahmanes ou des princes ? Nous sommes même prêts à nous créer des corps qu'aucune matrice n'aura produits ». Après avoir entendu ces propositions unanimes des Souras, l'aïeul des mondes dit aux dieux qui l'entouraient :

¹² Voilà un de ces passages capables de faire le désespoir de la critique. Manou a dû nécessairement précéder Parasourâma, qui est un de ses descendants, et cependant il résulterait de ce passage qu'il lui est postérieur. Que décider au milieu de cette confusion ? Je ne vois d'autre moyen de s'en tirer, que de regarder le nom de Manou comme désignant une des deux dynasties dont ce personnage fut le père, plutôt qu'un simple individu.

¹³ Cette idée est exprimée par le mot प्रलय, *pralaya*, qui ordinairement désigne la catastrophe de la fin du monde.

¹ Ne confondez pas le nom de la déesse Câlî avec le mot *Cali*, qui est le nom du quatrième *youga*, âge terrible et pernicieux.

² Les *Tchâranas* sont des demi-dieux, chargés de chanter dans les assemblées célestes, et de célébrer les louanges des grandes divinités.

Brahmâ dit :

Habitants du ciel, votre résolution me plaît. Oui, incarnez-vous sur la terre d'une manière conforme à votre nature. Que votre influence divine descende dans un corps terrestre : les trois mondes sont à votre disposition. Jadis, par prévoyance, j'ai déjà fait naître l'un d'entre vous dans la famille royale de Bharata : voici comment arriva cette aventure.

Je me promenais un jour sur la mer orientale ; je me dirigeai vers le rivage qui était à l'occident, et je vins m'y asseoir avec le grand Casyapa, mon fils³. Nous causions ensemble de ces antiques histoires, dont le monde a conservé le souvenir, et de ces événements racontés dans les Pourânas, quand l'Océan avec Gangâ s'approcha de nous, accompagné des nuages et des vents, agitant les flots, et soulevant sur sa route la tempête. Il avait un vêtement d'eau, orné de poissons : il était couvert de coquillages, de perles, de corail et de pierres précieuses. Enflé par la lune, il était aussi environné de nuages sombres et retentissants. Il osa me manquer de respect, et, poursuivant sa course, il vint me mouiller de ses ondes tremblantes et salées : il semblait vouloir envahir le lieu où je me trouvais. D'une voix irritée je lui dis : « Sois Sânta⁴. » Et aussitôt prenant un corps, l'Océan devint Sânta, réprimant l'impétuosité de ses flots, ferme et entouré d'une opulence royale. Je prononçai encore contre lui et Gangâ une seconde malédiction : j'avais en vue les services qu'aujourd'hui vous attendez de moi. « Ton extérieur, lui dis-je, est vraiment royal ; prince de la mer, deviens roi sur la terre. Là, tu pourras te livrer à ton humeur folâtre, tout en conservant ta puissance : tu vas être un monarque de la race de Bharata. Je t'avais dit : sois Sânta ; conservant ce corps que tu as pris, sois sur la terre le glorieux Sântanou⁵. Quant à Gangâ, la plus illustre des nymphes des fleuves, si belle avec ses grands yeux, avec ses membres gracieux et charmants, elle y sera ta compagne ». A ces paroles, l'Océan tout troublé me regarda et me dit : « Souverain des dieux, pourquoi me maudis-tu, moi qui te suis soumis et dévoué ? pourquoi prononces-tu une imprécation pareille contre ton propre fils ? O dieu, n'est-ce pas toi qui as voulu que mes flots s'enflassent à certaines époques ? Si mes vagues sont tumultueuses, ô Brahmâ, en quoi suis-je coupable ? Au moment de la marée, mes eaux ont été poussées par le vent jusque sur toi : était-ce là un motif de malédiction ? Trois causes produisent mon agitation, la violence des vents, le poids des nuages et l'influence de la lune. Si donc je ne t'ai offensé que par le résultat d'un ordre que tu as établi, daigne m'excuser, ô Brahmâ, et retirer ton imprécation. Fais que je ne sois pas obligé de m'incarner, que ta malédiction n'ait point son effet ; aie pitié de moi, souverain des dieux, et sois assez bon pour céder à mes discours. Sois également indulgent pour Gangâ, qui n'est venue sur la terre que par ton ordre⁶, et qui ne peut être coupable de ma

³ Le texte porte तनुज, *tanoudja*. Cependant Casyapa est ordinairement considéré comme fils du Pradjâpati Marîtchi, et par conséquent comme petit-fils de Brahmâ. Voy. lect. I.

⁴ Note manquante.

⁵ Il semble que ce mot soit une abréviation pour *Sântatanou*, mot qui signifierait *corps de Santa*. Cependant les deux manuscrits dévanâgaris portent *Santanou* au lieu de *Sântanou*, ce qui est plus conforme à l'étymologie que M. Wilson donne de ce mot, शम् *sam* (*féliciter*), et तनु *tanou* (*corpus*). Nous voyons encore ici un exemple de cette manie des Indiens, de faire des légendes sur les étymologies des noms propres.

⁶ Gangâ est descendue du ciel sur la terre pour le bien des mortels. On explique son nom par ces mots : venue sur la terre. Le Gange sort de dessous les pieds de Vichnou, au pôle même du monde : il arrive en vapeurs légères, et se repose dans le *counda* ou bassin de Brahmâ, qui est le Mânasarovara : c'est de là qu'il descend sur un roc consacré à Siva et qui a la forme d'une tête, puis il est recueilli dans un autre bassin appelé *Vindousarovara*. Par Haridwâra ou Porte de Hari, il entre ensuite dans les plaines de l'Indoustan. Il reçoit un grand nombre de rivières, qui, dit-on, le quittent lorsqu'il approche de la mer, pour s'y jeter chacune de son côté. Ce sont là les bouches du Gange, dont il est question au commencement de cette lecture, et auxquelles on donne le nom de ces rivières qui s'étaient réunies à lui.

faute ». Je répondis avec douceur à l'Océan, qui ne connaissait point mes desseins, et qui tremblait sous le souffle de mon imprécation : « Sois tranquille, tu n'as rien à craindre, ma colère est épuisée. Apprends, roi des fleuves, quel est le motif secret de cette malédiction. Tu vas animer un corps humain dans la famille de Bharata. Quittant ta forme marine, souverain des ondes, tu seras prince sur la terre, environné d'une opulence royale, gouvernant les quatre castes, et goûtant tous les plaisirs. La belle Gangâ, revêtue aussi d'une forme humaine, sera ton épouse et l'ornement de ta cour. Avec cette déesse, qui fut autrefois la fille de Djahnou⁷, tu jouiras d'un bonheur parfait, vous rappelant quelquefois ces jeux qui vous charmaient sur les eaux⁸. Hâte-toi d'exécuter mes volontés, et de contracter avec Gangâ cette union que formaient jadis les Pradjâpatis. Déjà les Vasous⁹ sont descendus du ciel dans la région inférieure : c'est de toi qu'ils recevront une nouvelle naissance. Gangâ renferme dans son sein le germe de ces huit Vasous, égaux en vertu au soleil lui-même, et noble espoir des Souras. Après avoir donné la naissance aux Vasous et augmenté la race des Courous, tu quitteras ton corps humain pour reprendre ta forme marine ».

C'est ainsi que depuis longtemps, ô dieux, j'ai disposé les choses, en voyant ce fardeau dont les princes chargeaient la terre. Là, j'ai préparé la famille de Sântanou ; et les Vasous, habitants du ciel, y sont nés de Gangâ. Aujourd'hui c'est le huitième qui règne : les sept autres sont déjà venus, il ne reste plus que celui-ci¹⁰.

Une seconde femme¹¹ a donné à Sântanou un fils, qui est une régénération de lui-même ; c'est Vitchitravîrya, roi puissant et magnifique. Ce Vitchitravîrya a eu deux enfants, qui existent encore aujourd'hui ; fameux entre les héros, ils se nomment Dhritarâchtra et Pândou. Celui-ci a deux jeunes épouses, brillantes de beauté et de richesses, pareilles sur la terre aux femmes des dieux : ce sont Countî et Mâdrî. Le roi Dhritarâchtra n'a qu'une épouse, aussi distinguée par sa beauté que par sa vertu, et nommée Gândhârî.

Ces deux familles seront divisées, et deviendront ennemies. Une lutte s'établira pour décider quelle est celle des deux branches qui doit occuper le trône. Cette querelle de succession sera la cause de la perte de bien des rois : il existera dans le monde une terreur pareille à celle que l'on verra à la fin des âges. Par la mort de ces rois et la destruction mutuelle de leurs armées, la Terre divisée en tant de villes et de royaumes, se trouvera soulagée. Ainsi la fin du Dwâpara sera témoin de cette catastrophe que j'ai prévue depuis longtemps, et dans laquelle des princes succomberont sous le fer même de leurs parents. Les autres mortels, plongés dans les ténèbres d'une nuit profonde, éperdus et troublés, seront consumés par l'arme de feu qui brillera dans la main d'un avatare de Siva.

⁷ Voyez cette légende, lect. XXVII, et lect. XXXII.

⁸ Le texte porte सलिलसङ्कलेद, *salilasancléda*, et ce mot sans doute renferme une allusion peu décente.

⁹ Voyez, lect. III, ce que c'est que les Vasous. Si nous savions quel était l'emploi de ces demi-dieux, nous pourrions expliquer cette fable de leur naissance au sein de Gangâ. Cette histoire est racontée avec des circonstances différentes dans Ward, tom. II, à l'article *Gangâ*. On y dit que par suite d'une imprécation de Vichnou, cette déesse détruisait ses enfants à mesure qu'ils naissaient : allégorie inexplicable dans l'état de nos connaissances sur la mythologie indienne.

¹⁰ Ce passage et le suivant eussent été pour moi tout à fait inintelligibles sans les leçons du manuscrit dévanâgari de M. Tod, qui, fautif en bien des endroits, m'a cependant été extrêmement utile en plusieurs circonstances, et m'a sauvé quelques contresens inévitables. Je dois des actions de grâces à l'honorable Société qui, en daignant agréer mon travail, m'a encore fourni les moyens de le perfectionner.

¹¹ Sântanou avait quitté Gangâ, dès l'instant qu'il s'était aperçu du sort qu'elle réservait à ses enfants. Il avait ainsi sauvé le huitième, qui fut Bhîchma. La seconde épouse, dont il est ici question, est Satyavatî, qui, auparavant amante de Parâsara, avait eu de lui le Mouni Vyâsa.

Cette oeuvre de mort terminée, le troisième âge, appelé Dwâpara, sera fini. Sous l'influence de cet avatare de Siva, naîtra un âge qui lui sera consacré, âge terrible, qui se nommera Tichya¹², puissant en impiété, faible en vertu, témoin de la décadence de la justice et du triomphe de l'iniquité. Les hommes ne s'adresseront plus qu'à deux divinités, Siva et Cârtikéya, et leur vie sera désormais abrégée.

Voilà pour quelles raisons je vous ai dit que la perte des princes était assurée. Ainsi c'est à vous maintenant, ô Souras, à revêtir des corps humains. Hâtez-vous : que Dharma et d'autres s'incarnent dans le sein de Countî et de Mâdrî¹³. Que Gândhârî conçoive le germe de Cali. Autour de ces deux partis viendront se grouper les rois, poussés par le dieu de la mort, animés par la passion des conquêtes et l'ardeur des combats. Que la Terre reprenne donc la forme sous laquelle elle soutient les hommes. Tel est le moyen que j'ai imaginé pour la délivrer de ces princes.

Vêsampâyana dit :

A ces mots de Brahmâ, la Terre le quitta, accompagnée du dieu de la mort qui déjà menaçait les rois. Pour prévenir aussi les mauvais desseins des Asouras, le dieu donna ses instructions à l'antique Richi Nara¹⁴, au serpent Sécha¹⁵ qui porte la terre, à Sanatcoumâra, aux Sâdhya présidés par Agni, à Varouna, à Couvéra, au soleil et à la lune, aux Gandharvas, aux Apsarâs, aux Roudras, aux Âdityas, aux Aswins. Les dieux descendirent donc pour s'incarner sur la terre, comme je viens de te le dire. Ces chefs des êtres, ces anciens vainqueurs des Dêtyas naquirent, subissant ou dédaignant les lois ordinaires de la conception¹⁶, pareils au kchîrikâ¹⁷, revêtus d'un corps solide comme le diamant¹⁸ ; les uns ayant la force de dix mille éléphants, les autres l'impétuosité du torrent ; portant pour armes des massues de bois ou de fer, des javelots, des haches, des quartiers de roches. Des milliers d'entre eux prirent naissance dans la famille de Vrichni, dans celle de Courou, ou dans le Pantchala, dans des maisons de princes et de saints Brahmanes ; guerriers expérimentés, savants archers, instruits dans la pratique des Vêdes, aimant les sacrifices et les actes de piété, deux fois plus forts en tout que les autres, soit qu'il fallût ébranler les montagnes ou dans leur courroux fendre la terre, soit qu'il fût question d'agiter les plaines de l'air ou de soulever l'Océan. Après leur avoir donné ses avis, Brahmâ, maître du passé, du présent et de l'avenir, remettant le soin des mondes à Nârâyana, rentra dans son repos.

¹² Tichya est un nom de l'âge Cali, qui suit le Dwâpara. C'est aussi le huitième astérisme lunaire, contenant trois étoiles, dont l'une est le δ du Cancer. Ainsi se nomme encore le mois pôcha, qui correspond à décembre et à janvier. L'âge Tichya ou Cali vient à la fin des temps, comme le mois pôcha à la fin de l'année et dans la mauvaise saison.

¹³ Une autre fable dit que cinq dieux devinrent les pères des cinq Pândavas ou fils de Pândou, dont le premier fut Youdhichthira, fils de Countî et du dieu Yama ou Dharma, surnommé *Dharma-râdja* ; le second, Bhîma, fils de Countî et de Vâyou ; le troisième, Ardjouna, fils de Countî et d'Indra ; le quatrième et le cinquième, Nacoula et Sahadéva, fils de Mâdrî et des Aswinî-coumâras, dieux jumeaux dont la naissance est rapportée, lect. IX.

¹⁴ C'est un des noms du dieu Vichnou : c'est aussi celui d'un saint solitaire, frère de Nârâyana et fils de Dharma.

¹⁵ Voyez la lecture L, note 3, et alibi.

¹⁶ Le texte porte *avec ou sans matrice*.

¹⁷ Arbre à fruit qui est le *mimusops kauki*. C'est aussi le *convolvulus paniculatus*.

¹⁸ Le mot qui exprime l'idée de la foudre, वज्र, *vadja*, signifie *diamant* ; de manière que ce passage pourrait se traduire aussi par ces mots, *brillant ou terrible comme la foudre*.

Apprends maintenant comment Vichnou descendit sur la terre pour sauver les êtres, lui qui est leur espérance et leur seigneur : comment ce dieu, rempli de gloire et de sainteté, naquit dans la famille d'Yayâti et dans la maison du sage Vasoudéva.

CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE.

DISCOURS DE NÂRADA.

Vésampâyana dit :

Le temps était arrivé d'exécuter ce grand projet et de venir habiter la terre : quelques-uns des membres de la famille de Bharata devinrent des émanations¹ de Dharma, d'Indra, de Vâyou, des deux Aswins, les médecins célestes, et du Soleil. Ailleurs s'incarnèrent le pontife des dieux, le huitième Vasou, la Mort, Cali, Soma, Soucra, Varouna, Mitra, Couvéra, les Gandharvas, les serpents et les Yakchas. La cour céleste étant ainsi passée sur la terre, Nârada apparut et s'approcha de Nârâyana². Ce Richi brille comme un feu étincelant et ressemble à un petit soleil : la masse de ses cheveux, tournée à gauche, se relève au-dessus de sa tête : lui-même, vêtu d'une robe blanche qui lui donne l'apparence d'un rayon de la lune, et couvert d'ornements d'or, il tient sa grande guitare attachée à son côté comme une amie ; il a pour vêtement supérieur une peau noire, et son cordon brahmanique est d'or. Il porte un bâton et un vase appelé camandalou³. Magnifique, fort et terrible, ce grand Mouni ressemble à Indra, à Câtikéya, à Cali ; sage et savant dans la science de Brahmâ, il possède les quatre Vèdes ; docteur parmi les docteurs, instituteur des dieux, des Gandharvas, des hommes ; habile aussi dans les arts des musiciens célestes : mais il découvre et trahit tous les secrets, et se plaît à semer partout la division. Cet illustre Brahmarchi, se promenant dans le monde de Brahmâ, arriva dans l'assemblée des dieux, et dit à Vichnou avec vivacité :

Nârada dit :

¹ C'est à dessein que j'ai employé le mot émanation, parce qu'il est assez vague et ne dit pas précisément si ces dieux s'incarnèrent eux-mêmes ou s'ils engendrèrent des enfants, comme on l'a dit plus haut, note 13 de la lecture précédente. Le lecteur trouvera dans toute cette histoire des allusions astronomiques. Les dieux sont les régents des astres ou des diverses parties du ciel ; on dit qu'ils descendent sur la terre, quand peut-être ils sont arrivés à un point tel qu'ils touchent l'horizon. Ils font partie ou du système céleste en général, ou d'une classe particulière de génies : idée exprimée par les mots भाग, *bhâga* et अंश, *ansa*. Ainsi Varouna, Vichnou, etc. sont des *ansas* de la classe des douze Adityas. Quand un de ces dieux s'incarne, son avatare s'appelle *ansâvatâre* ; dans ce sens que c'est un *membre* d'un ordre céleste, ou bien une portion de ce même dieu qui revêt un corps : dans ce dernier cas, il est censé n'avoir pas quitté tout à fait son poste divin. Pour montrer la synonymie de *bhâga* et d'*ansa*, je citerai ces deux vers :

अंशवतरणे वृत्ते शुराणां भारते कुले

भागो ऽवतीर्णी धर्मस्य शक्रस्य पवनस्य च

Remarquez aussi qu'on donne le nom d'ansa aux 360 parties du cercle de l'écliptique. Voy. Rech. asiat. tom. II, pag. 291.

² नारायणांशो, *nârâyanânsé*. L'ansa de Nârâyana est la partie où ce dieu se tient ordinairement dans le ciel ; ou bien, Nârâyana étant synonyme de Vichnou, c'est la région de l'un des douze Adityas appelé Vichnou.

³ Vase de terre ou de bois qui sert à puiser de l'eau, et que portent habituellement les dévots pour leurs ablutions.

Les dieux habitent maintenant des corps humains ; mais cela suffit-il pour la perte des rois de la terre ? Il était convenu que tu deviendrais toi-même prince et Kchatriya : je ne m'aperçois pas que cette partie du plan confié à Nârâyana soit exécutée. Cependant, ô maître des dieux, tu connais la nécessité des circonstances, tu vois la vérité ; et la Terre attend encore ton secours. Toi, le plus clairvoyant et le plus puissant des êtres, le premier d'entre les saints yogins, la voie de ceux qui marchent au salut, pour quelle raison, quand les autres dieux sont partis, tardes-tu, malgré ton rang, à prendre ton rôle dans cette coalition en faveur de la Terre ? Ceux qui te reconnaissent pour maître, et qui participent de ta nature, vont naître d'après tes ordres, pour mettre bientôt la main à l'ouvrage. O Vichnou, je viens au conseil des Souras pour presser ton départ et t'apprendre ce qui se passe hors d'ici. Connais donc ce qu'ont fait ces Dêtyas que tu as terrassés dans le combat de Târacâ : ils se sont rendus sur la terre.

Près des bords de l'Yamounâ⁴ s'élève une ville populeuse et florissante, nommée Mathourâ⁵. Sur l'emplacement de cette ville existait jadis une forêt effrayante, plantée de grands arbres, et appelée Madhou-vana, du nom du grand Madhou. Ce Dânaava puissant et belliqueux s'y était établi, répandant la terreur autour de lui, et y avait eu pour successeur son fils Lavana ; celui-ci n'eut pas moins de force que son père, et fut aussi formidable que lui. Il régnait depuis longues années, et sa cruauté superbe semblait se jouer des mondes et des dieux. Cependant le trône de l'invincible Ayodhyâ⁶ tomba en partage à Râma, fils de Dasaratha, prince ami de son devoir et redoutable pour les Râkchhasas. Le Dânaava, renommé pour sa force, restait retranché dans sa forêt ; il envoya à Râma un héraut qui lui tint ce langage hardi : « O Râma, je suis ton voisin et ton ennemi ; et je sais que les rois n'aiment point pour voisin un homme fort et puissant. Le prince véritablement digne de ce nom, s'il veut le bien de ses sujets et la tranquillité de ses provinces, doit sans doute vaincre tous ses ennemis. Mais il existe pour celui qui a reçu le baptême royal et qui a le désir de s'illustrer, une victoire bien plus solide : c'est celle qu'il remporte d'abord sur lui-même. Il appartient surtout au souverain de réprimer ses passions. Il n'est point de maître dont l'enseignement soit comparable à celui des livres moraux. Le prince sage et fort n'a rien à craindre d'un voisin dégradé par les vices, et n'accomplissant que la moitié de ses devoirs ; car le monarque qui s'abandonne à ses frivoles désirs, périt bientôt sous les coups de ces ennemis intérieurs, victime de la violence de ses sens, et ses adversaires profitent de ses fautes. C'est ainsi qu'égaré par l'amour d'une femme, tu as tué Râvana et son armée : cette action n'est pas juste, et je blâme cette grande expédition. Pendant que tu habitais l'ermitage de la forêt, malgré l'esprit de pénitence qui devait t'animer, tu as pris les armes contre les Râkchhasas : cette conduite est également indigne de l'homme pieux qui met son honneur à ne point se livrer à la colère. Les habitants de la forêt ont pu se réjouir de ta victoire, qui n'avait eu que la passion pour premier motif. Mais ne fut-il pas glorieux pour Râvana d'avoir péri dans le combat, sous les coups d'un prince qui oubliait en faveur d'une femme les devoirs de la pénitence, et ne songeait qu'aux intérêts de son amour ? Au reste, l'insensé Râvana n'a recueilli que le triste fruit de ses passions, que lui-même aussi il n'avait point domptées. Cependant, si tu es courageux, tu combattras aujourd'hui contre moi ». A ce discours

⁴ C'est le Jumna, qui sort de l'Himâlaya à quelque distance au nord-ouest de la source du Gange, et qui se jette dans ce fleuve un peu au-dessous d'Allahabad : la mythologie fait d'Yamounâ, comme nous l'avons vu plus haut, lect. IX, une fille du Soleil, sœur d'Yama.

⁵ Ville de la province d'Agra, que visitent encore aujourd'hui les pèlerins indiens on l'appelle *Matra* ou *Matura*.

⁶ Le texte renferme un jeu de mots sur le nom d'*Ayodhyâ* : अयोध्यायोध्या, *ayodhyâyodhyâ*. Voyez lecture X.

superbe du héraut, le petit-fils de Raghou, sans s'émouvoir, répondit en souriant : « Héraut, ton discours de morale manque de raison : tu m'accuses, moi qui ne me suis jamais conduit que d'après les règles de la loi divine. Au reste, que j'aie dévié de la bonne route, que Râvana ait été tué ou mon épouse enlevée, que t'importe ? L'homme sage et vertueux s'abstient de blesser les autres même en paroles ; il sait qu'il y a un destin qui veille pour les bons comme pour les méchants. Tu t'es acquitté de ta commission, tu peux maintenant te retirer. Les gens comme moi ne s'arment point contre de faibles ennemis remplis d'une folle admiration d'eux-mêmes. Voici mon jeune frère Satroughna : c'est lui qui sera chargé de la punition de ce Dêtya insensé ». Ainsi parla Râma, et le héraut partit avec le fils de Soumitrâ⁷.

Monté sur un char rapide, celui-ci arriva à Madhouvana, et s'arrêta à l'entrée de la forêt en attendant son adversaire. Le Dêtya, au seul rapport de son envoyé, s'enflamma de colère, et sortit de la forêt pour s'offrir au combat. Cette rencontre fut terrible : les deux héros, acharnés l'un contre l'autre, se lançaient des traits cruellement acérés. Aucun des deux ne détournait la tête, aucun ne paraissait fatigué. Satroughna ne cessait d'assaillir de ses flèches le Dânavâ furieux. Celui-ci quitta son trident et prit une espèce de croc qui était un présent des dieux. Il tournait çà et là, poussant des cris comme s'il avait menacé le monde entier. Enfin, il enfonça son arme dans le col de son ennemi, et l'attirait à lui. En ce moment Satroughna levant son glaive à la poignée d'or, coupa la tête de Lavana.

Le fils de Soumitrâ, vainqueur du Dânavâ, prit la sage résolution d'abattre cette forêt, et ce prince habile disposa cet emplacement pour y fonder une capitale de ce pays. Sur le lieu où était Madhouvana, dans l'endroit où Lavana avait reçu la mort, s'élève une ville nommée Mathourâ : cité magnifique, ornée de tours, de remparts et de portes ; populeuse, environnée de riches campagnes, remplie de soldats et de montures de toute espèce, couverte de jardins et de parcs ; ses hautes murailles et ses fossés sont pour elle comme une ceinture, ses balcons comme des bracelets, ses terrasses comme des boucles d'oreilles, ses portes comme autant de bouches ; ses larges places s'étendent et brillent comme le sourire de la beauté. Elle est remplie de héros pleins de force, d'éléphants, de chevaux et de chars ; et placée sur la rive de l'Yamounâ, elle ressemble à une lune partagée par la moitié. Sainte, opulente, forte, riche en pierres précieuses, elle possède des champs fertiles qu'Indra arrose toujours dans la saison. Les hommes et les femmes s'y livrent sans réserve à leur bonheur.

Cette contrée populeuse a eu pour roi Soûraséna, issu de la race de Bhodja, et surnommé Ougraséna ; il avait sous ses ordres une puissante armée. O Vichnou, ce fameux Dêtyâ, Câlânémi, que tu as terrassé dans le combat de Târacâ, est devenu son fils : sous le nom de Cansa, il a pris naissance dans la famille de Bhodja : cet ennemi, aux yeux larges et terribles, a voulu posséder sur la terre le titre de roi. Avec toute la force d'un lion, il se montre la terreur des princes, l'épouvante de tous les êtres ; éloigné de la bonne voie, et n'ayant au fond du cœur que de mauvaises intentions, rempli d'un funeste orgueil, objet d'horreur pour ses propres sujets, ne remplissant aucun de ses devoirs de roi, fléau de ses états, il se laisse emporter par le feu de ses passions, le bras toujours levé pour le mal. C'est ainsi que ce mauvais génie, que tu as jadis vaincu, séjourne sur la terre, et poursuit les mondes de sa haine d'Asoura.

Le Dêtya, invincible cavalier, nommé Hayagrîva, est maintenant un jeune frère de Cansa, nommé Késin, sous la forme d'un cheval. Méchant, invincible, terrible par ses hennissements, il hante seul le Vrindâvana, et s'y nourrit de chair humaine. Arichta, fils de Bali, a pris la forme d'un taureau, et ce grand Asoura, ainsi métamorphosé, fait la guerre

⁷ C'était le nom d'une des femmes de Dasaratha, mère de Lakchmana et de Satroughna. On l'appelle aussi quelquefois Mitri. Râma devait le jour à Côsalyâ.

aux vaches. Le Dêtya Richta, grand parmi ses frères, s'est changé en éléphant et sert de monture à Cansa. Le redoutable Lamba est devenu Pralamba, habitant du figuier bhândîra. Le grand Asoura Khara, sous le nom de Dhénouca, répand aujourd'hui la terreur et le carnage dans le bois des palmiers. Les robustes Dânavas Varâha et Kisora combattent comme lutteurs sur le théâtre, et se nomment Tchânoûra et Mouchtica. O vainqueur des Dêtyas, Maya et Târa demeurent à Prâgdjyoticha⁸, capitale de Naraca, fils de la Terre. Ainsi, tous ces Asouras que tu avais vaincus, se cachent sous une forme humaine et tourmentent les mortels. Tressaillant à ton seul nom qu'ils détestent, ils donnent la mort aux hommes qui ont quelques rapports avec toi. Dans le ciel, sur la mer, sur la terre ils ne craignent que toi. O dieu orné du Srîvatsa, le funeste Dêtya, frappé par toi seul, se voit, des régions supérieures, précipité sur la terre ; et s'il y succombe encore sous ce déguisement humain qu'il a pris, il lui sera difficile de remonter au ciel, pour peu que tu veilles sur lui, ô Késava. Lève-toi donc, ô Vichnou ; viens, pour la perte des Dânavas, te créer un corps à toi-même. Tes formes, visibles ou invisibles, sont des mystères pour les Souras : en elles ces dieux vont être enfantés, en elles ils existeront parmi les hommes. Que la mort de Cansa soulage la Terre du poids qui l'accable : qu'elle obtienne la grâce qu'elle sollicite. O Hrichîkésa, toi que l'on représente comme le maître des oeuvres, l'oeil, la voie suprême du monde, la guerre de Bharata approche ; descends sur la terre pour triompher encore des Dânavas.

CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE.

ORACLE DE BRAHMÂ.

Vêsampâyana dit :

Ainsi parla Nârada : le maître des dieux sourit, et lui répondit avec douceur : « O Nârada, puisque tu t'intéresses au bien des trois mondes, apprends quelles sont mes résolutions. Je sais que les Dêtyas ont revêtu des corps sur la terre ; je sais quelle forme a prise chacun d'eux. Je n'ignore pas ce que c'est que Cansa fils d'Ougraséna, le cheval Késin, l'éléphant Couvalayâpîda, les lutteurs Thânoûra et Mouchtica, et le taureau Arichta. je connais Khara, et le grand Asoura Pralamba, et Poûtanâ fille de Bali, et Câliya qui, craignant le fils de Vinatâ, s'est réfugié dans les marais de l'Yamounâ. Rien ne m'échappe, ni Djarâsandha placé à la tête des rois, ni Naraca devenu prince mortel dans la ville de Prâgdjyoticha pour le tourment des hommes vertueux, ni Bâna habitant aujourd'hui Sonitapoura, fort comme Cârtikéya, fier de ses mille bras, et redoutable même pour les dieux. Je vois d'avance tout le poids de la guerre entre les enfants de Bharata retombant sur moi, l'arrivée de tous ces rois, leur destruction sur la terre, et les honneurs rendus dans le monde d'Indra à tous ces héros qui se sont revêtus de corps étrangers à leur nature : j'aperçois clairement ce qui doit nous arriver, à moi et aux autres, pendant notre incarnation¹. Arrivé dans le monde terrestre et couvert d'une forme humaine, je donnerai la mort à Cansa et à tous ces grands Asouras. C'est en moi que sont les voies par lesquelles chacun exécute ses fonctions et parvient au repos. Oui, ces ennemis des Souras périront dans le combat. C'est pour le bien de la terre que viennent de naître les habitants du ciel, les Souras, les Dévarchis, les Gandharvas ; c'est moi qui l'ai voulu, et j'ai promis de les suivre, ô Nârada. Je tiendrai parole : mais Brahmâ ne m'a point encore dit quelle devait être ma demeure. O père des

⁸ Ville ou contrée que M. Wilson place dans l'Asam.

¹ Le mot योग, yoga, employé pour exprimer cette idée, est également usité en astronomie ; observation que nous croyons utile à l'explication de cette légende.

êtres, indique moi le lieu où je dois naître, et la forme que je prendrai pour détruire ces ennemis ». Brahmâ lui répondit :

Brahmâ dit :

O Nârâyana, je vais te dire par quels moyens tu dois arriver à ton but, quels seront parmi les hommes ton père et ta mère ; en quel lieu tu vas naître ; comment, chef d'une nombreuse famille, tu soutiendras la noble maison des Yâdavas ; comment, après avoir exterminé ces Asouras, tu étendras ton illustre race, et fonderas la vertu sur la terre.

Autrefois, ô Vichnou, Casyapa enleva au grand Varouna les vaches qui lui donnaient du lait pour les sacrifices, et en fit cadeau à ses deux épouses Aditi et Sourabhi. Varouna se présenta devant moi, et baissant la tête avec respect, il me dit : « Mon maître m'a enlevé mes vaches, et il refuse de me donner satisfaction. Elles sont maintenant sous la direction de ses deux femmes, Aditi et Sourabhi. Ces vaches immortelles et divines, qu'on peut traire à volonté, qui parcourent toutes les mers, protégées par leur propre force, qui donnent un lait inépuisable et pareil au breuvage d'immortalité, qui oserait les enlever, sinon Casyapa ? Qu'un souverain, un précepteur, ou un autre, commette une injustice, ô Brahmâ, c'est toi qui les punis tous, c'est toi qui es notre premier maître. Si les puissants, qui connaissent le mieux l'ordre du monde, ne se soumettent point à l'autorité d'un supérieur, alors tout est perdu. Que chacun remplisse ses fonctions : toi, tu dois commander. Que je recouvre mes vaches, et je m'en retournerai dans mon séjour. Et ces vaches, ne sont-elles pas une partie de toi-même ? ne sont-elles pas l'essence éternelle² ? Ces mondes que tu gouvernes ne forment-ils pas un seul tout, composé de vaches et de Brahmanes (Gobrâhmana) ? Il faut d'abord conserver les vaches : elles conserveront les Brahmanes ; la conservation du Gobrâhmana sera le salut du monde ». Ainsi me parla le maître des eaux : instruit de l'action de Casyapa, je le maudis : « Le grand Casyapa a enlevé des vaches ; il descendra sur la terre³ et y sera pasteur. Ses deux épouses, Sourabhi, et Aditi, mère des Souras, l'y accompagneront. Cet ansâvatara de Casyapa, habitant sur la terre au milieu des vaches, brillera comme Casyapa lui-même, et portera le nom de Vasoudéva. Non loin de Mathourâ existe une montagne nommée Govardhana. Là même demeurera le sage Vasoudéva, heureux de sa condition, et chargé de percevoir les droits de Cansa. Aditi et Sourabhi seront ses deux épouses, appelées la première Dévakî, et la seconde Rohinî ». C'est là, ô vainqueur de Madhou, c'est là que tu vas descendre pour le bonheur des mondes, t'enveloppant toi-même d'un corps mortel, et fécondant heureusement le sein de Dévakî et celui de Rohinî. C'est là que tu passeras ta première enfance sous l'habit d'un pasteur, trompant les yeux par cette forme que produira ta divine magie, comme autrefois tu apparus sous la forme d'un nain, qui en trois pas s'empara des trois mondes. Les suffrages et les bénédictions des dieux te suivront, et proclameront d'avance ta victoire. Des milliers de jeunes bergères trouveront en toi leur bonheur : elles admireront les charmes du pasteur qui parcourra les bois, orné d'une

² Langage emphatique, qui exprime le respect que les Indiens ont pour la vache. Ainsi, tout se réduit aux biens de la terre représentée par la vache, et aux Brahmanes appelés à en jouir et à en faire jouir le monde et les dieux par le sacrifice.

³ Cette phrase renferme un mot que je n'ai pas traduit, mais que j'ai expliqué dans la première note de la lecture précédente c'est *ansa*. On dit que Casyapa viendra sur la terre avec cet *ansa*, dans lequel il a péché, Il faut donc considérer ce Casyapa comme un personnage astronomique qui a divers aspects, ou dont la région est partagée en plusieurs parties ; de la même manière que le soleil, ou plutôt sa région est divisée en douze *ansas*. Ne suis-je pas fondé à ne voir dans ce récit qu'une allégorie toujours astronomique, dont je n'ai pas la clef, mais qui perce à chaque instant ? N'oublions pas encore que Varouna est le régent de l'ouest, et de plus un Aditya.

guirlande de fleurs sauvages⁴. Tes yeux seront comparés à la fleur du lotus ; aimable berger, enfant adorable, le monde, à ta vue, tombera dans une espèce d'heureuse enfance. Les femmes attachées à tes pas, occupées de ta seule pensée, te suivront constamment dans les bois, dans les pâturages, partout où tu mèneras ton troupeau ; et quand tu te baigneras dans l'Yamounâ, elles seront transportées d'amour pour toi. O fortuné Vasoudéva, qui s'entendra appeler par toi du nom de père, et qui pourra te donner le nom de fils ! Et quel autre père peux-tu souhaiter que Casyapa ? Quelle autre mère plus digne de toi qu'Aditi ? Va donc consommer cette union avec l'humanité ; va, ô Vichnou, la victoire t'accompagne. Pour nous, nous retournerons dans notre séjour.

Vêsampâyana reprend :

Alors Vichnou, saluant les dieux, se rendit vers le nord, dans son habitation de la mer de lait, dans un endroit du ciel secret et solitaire. Sur le mont Mérou est une caverne de difficile accès, appelée Pârwatî, que l'on ne manque jamais, dans les fêtes nommées Parwans, d'honorer avec ses trois gardiens⁵. Là, le grand Hari laissa son antique forme, et il descendit ensuite dans la maison de Vasoudéva pour s'y unir à un corps mortel.

CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE.

VISITE DE NÂRADA À CANSÀ.

Vêsampâyana dit :

Nârada, sachant que Vichnou et les dieux s'étaient incarnés, vint à Mathourâ pour annoncer à Cansa les malheurs qui le menaçaient. En descendant du ciel, il s'arrêta dans un bois voisin, et de là envoya au prince un messenger pour lui faire part de son arrivée. A cette nouvelle, Cansa accourut de sa capitale avec empressement auprès de l'illustre Mouni ; et, l'oeil aussi rouge que le lotus, en voyant cet hôte vénérable qui venait le visiter, ce saint Dévarchi qui, tout resplendissant de feu, ressemblait à un soleil, il le salua, lui présenta l'offrande¹ d'usage, et lui donna un siège éclatant comme la flamme. Le Mouni, ami d'Indra, s'assit, et dit à ce fils d'Ougraséna, dont la colère était si terrible : « Prince, tu m'as reçu avec honneur. Écoute en récompense mon discours, et tâche d'en profiter. Parcourant les mondes célestes où règne Brahmâ, j'arrivai au vaste Mérou, aimé du soleil ; je visitai le jardin du Nandana et le bois de Tchêtraratha² ; je me baignai avec les dieux dans leurs étangs consacrés ; je vis le Gange dont les ondes coulent dans les trois mondes, et effacent tous les péchés dont on se repent ; je fis des libations aux divers lacs, suivant l'usage ; enfin, j'entrai dans le palais de Brahmâ, habité par la troupe des Brahmarchis, et retentissant des chants des Gandharvas et des Apsarâs, et je me présentai, avec ma guitare, dans l'assemblée des dieux qui se tenait sur le sommet du Mérou. Je les vis, ces dieux, sur

⁴ C'est la *vanamâla*, guirlande de fleurs, ou chapelet de graines des bois. Les rosaires communs sont faits avec les graines de l'*eleocarpus*.

⁵ J'ai traduit par *gardien* le mot विक्रान्त auquel M. Wilson donne le sens de *héros, guerrier*. J'avoue que je ne sais à quoi cette expression peut avoir rapport. Les gardes du palais de Vichnou sont au nombre de deux, Djaya et Vidjaya. Qui l'auteur désigne-t-il par ces trois *vicrântas* ? Ferait-il allusion aux trois pics du Mérou, et aux trois dieux qui y président Voyez, dans le tome II des Recherches asiatiques, le dessin du mont Mérou.

¹ Cette offrande qui porte ici le nom général de पूज *poûdjâ*, doit être la cérémonie de l'*arghya*, dont nous avons déjà parlé ailleurs.

² Jardin et parc de plaisance du dieu Indra.

leurs sièges divins, présidés par le père des êtres, ornés de turbans blancs et de mille pierres précieuses. Ils délibéraient sur les moyens de causer ta perte et celle de tes compagnons. Apprends que le huitième enfant de Dévakî, la soeur de ton père, doit te donner la mort. Cet ennemi qui te menace, c'est celui qui renferme en soi toutes les qualités divines, qui est la voie du ciel, le grand mystère des dieux, celui qui parmi eux est le plus grand, et qui n'existe que par lui-même³. Je te révèle cet important secret. Tu dois le respect à celui qui va te frapper à mort ; car c'est le premier des êtres : il faut t'en souvenir. Cependant, si tu le peux, Cansa, attaque-le, tant qu'il n'est encore qu'un embryon. L'amitié que je te porte m'a conduit auprès de toi. Essaie donc de tous les moyens. Adieu, je te quitte ».

Ainsi parla Nârada, et il partit. Cansa, en pensant à ce discours, se mit à rire ; dans son rire indécentement prolongé, il montrait toutes ses dents. Il dit à ceux de ses serviteurs qui l'entouraient : « Il mérite bien qu'on rie de lui, ce Nârada qui doute de nos moyens ! suis-je donc fait pour avoir peur des Dévas et de leur chef Vâsava ? Assis ou couché, je puis, en badinant, de ces deux larges bras, ébranler la terre : qui donc, dans ce monde terrestre, est capable de m'ébranler ? Je veux aujourd'hui la perte de tous ces êtres qui dépendent des dieux : hommes, oiseaux, quadrupèdes. Qu'on instruisse de mes volontés le cheval Késin, Pralamba, Dhénouca, le taureau Arichta, Poûtânâ et Câliya. Parcourez toute la terre sous la forme que vous voudrez, et armez-vous contre ceux qui sont du parti de nos ennemis. Épions le moment où ceux-ci, enfermés dans le sein de leur mère, apparaîtront au jour ; car Nârada n'a point dit que jusque-là nous eussions rien à craindre d'eux. Quant à vous, livrez-vous au plaisir, bannissez toute alarme, ayez confiance en moi, et ne redoutez rien des dieux. Ce brahmane Nârada aime à jouer la comédie et à semer partout la division : il prend plaisir à brouiller ceux qui sont unis, courant sans cesse les mondes, capricieux, malin, et fomentant par ses intrigues les inimitiés des rois." Ainsi s'exprimait publiquement Cansa ; mais il rentra dans son palais, l'âme dévorée d'inquiétude.

CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE.

CONCEPTION DE CÂLI.

Vêsampâyana dit :

Dans sa colère, il donna ses ordres à ses amis intimes. « Faites tout, leur dit-il, pour détruire les fruits de Dévakî. N'épargnez pas même les sept premiers. Là où il y a du doute, il faut couper le mal par la racine¹. Que Dévakî soit gardée à vue dans sa maison ; qu'observée avec soin à travers les jalousies, elle se croie libre, et surtout que la vigilance redouble au temps de son accouchement. Mes femmes m'avertiront des signes qui dénonceront la grossesse, et nous en suivrons ensuite les progrès. Il faut donc que Vasoudéva et sa femme, dans les riches domaines où ils vivent, soient surveillés jour et nuit par mes propres amis ; que ceux-ci y mettent la plus grande attention ; et que, parmi les femmes et les eunuques, personne ne trahisse notre secret. Mortels que nous sommes, nous n'attaquons enfin que des mortels. Au reste, il est des moyens par lesquels les gens

³ C'est-à-dire *Swayambhou*.

¹ Comme dans ce sujet, qui me paraît complètement astronomique, les moindres détails peuvent être importants, je ferai remarquer que racine se dit *moûla*, et que ce mot *moûla* est le nom du dix-neuvième astérisme lunaire, qui, figuré par la queue d'un lion, contenait onze étoiles que l'on croit reconnaître dans celles de la queue du Scorpion. D'un autre côté, on distingue Cansa par le surnom de *Mouûladéva* ou *Moûlabhadra*, que M. Wilson explique d'une manière incertaine.

de ma sorte peuvent détruire la destinée : des prières convenables, des prescriptions efficaces², des efforts constants, voilà ce qui sert à détourner la loi de la fatalité ».

C'est ainsi que Cansa, averti par Nârada et conseillé par la crainte, prenait ses précautions pour détruire le fruit de Dévakî. En apprenant ces résolutions communiquées à Arichta, Vichnou, invisible qu'il était, se dit à lui-même : « Le fils de Bhodja³ donnera la mort aux sept premiers fruits de Dévakî ; c'est dans le huitième que je dois être conçu ! » Son âme, tout en réfléchissant, descendit dans le Pâtâla, à l'endroit où reposaient six embryons Dânavas, issus de Câlânémi ; c'étaient d'invincibles héros, qui, comparables aux dieux dans les combats, et brillants comme le feu qui dévore l'offrande du sacrifice, avaient autrefois quitté leur aïeul Hiranyacasipou ; ces Dêtyas avaient adressé leurs hommages à l'auteur souverain du monde, se distinguant par leur pénitence, et portant leurs cheveux ramassés sur leur tête. Brahmâ, dans un moment d'affection pour eux, leur avait donné le choix d'un don qu'il voulait leur accorder. « Chefs Dânavas, leur avait-il dit, je suis satisfait de votre pénitence ; déclarez-moi ce que vous désirez, et vous l'obtiendrez ». Tous, d'une voix, demandèrent à Brahmâ le privilège de n'être tués ni par les dieux, ni par les grands serpents, ni par les saints Maharchis armés d'imprécations, ni par les Yakchas, les Gandharvas, les Siddhas, les Tchâranas et les hommes.

Brahmâ leur répondit avec bonté : « Tout ce que vous souhaitez vous arrivera. » Et aussitôt après il retourna au ciel. Mais Hiranyacasipou, irrité contre eux, leur dit : « Vous m'avez rejeté, vous avez renoncé à mon amitié, dès lors que vous avez demandé cette faveur au dieu qui est né du lotus ; je ne vous regarde plus que comme des ennemis, et je vous abandonne. Vous n'êtes plus que les six embryons (Chadgarbhas)⁴ ; votre père lui-même vous donnera ce nom, et c'est à lui qu'un jour vous devrez la mort. Quoique Asouras d'origine, vous passerez plus tard dans le sein de Dévakî : à cette époque Cansa sera l'auteur de votre perte ».

Vichnou se rendit donc dans le Pâtâla où ces Asouras, sous la forme de six embryons, reposaient dans l'eau. Il les vit tous renfermés dans le sein de Câlî endormie⁵. Prenant la ressemblance du Sommeil, il s'approcha de ces corps : il les remplit du souffle vital, les tira après lui, et les remit à Câlî, en lui disant avec cette force que donne la vérité : « O Câlî, va d'après mon ordre dans la maison de Dévakî ; prends avec toi les six embryons Dânavas, que je viens d'animer du souffle de vie. Souveraine de tout ce qui respire, charge-toi de déposer successivement les Chadgarbhas dans le sein de Dévakî. Dès qu'une fois ils auront vu le jour pour être à l'instant détruits, dès que la haine de Cansa aura manqué son but, et que Dévakî aura enfanté, alors tu posséderas sur la terre, ô déesse, une faveur qui

² औषध, ôchadha. C'est ordinairement un médicament, une composition végétale ou minérale, usitée en médecine ; mais ici c'est une recette à laquelle on attribue un pouvoir magique.

³ Bhoja, nous l'avons déjà vu, est un nom de famille.

⁴ Voilà, sans doute, une fable imaginée pour expliquer le mot *chadgarbha*, qui, je le présume, désigne un endroit du ciel, une constellation peut-être près de laquelle arrivent les phénomènes que le poète raconte maintenant. Ces six embryons peuvent encore figurer les six demi-mois d'hiver, qui avortent en naissant, et alors Balarâma et Crichna représenteraient le premier mois du printemps. La partie méridionale du ciel est considérée comme le séjour des Asouras par les poètes, qui font du Coumérôu ou pôle méridional le palais de ces mauvais génies, comme ils font du Soumérôu ou pôle septentrional celui des dieux. Le soleil passant la ligne à l'équinoxe, semble remporter alors sur les Asouras une espèce de victoire : ce qui explique le mot *abhidjita* que nous verrons plus bas.

⁵ Le mot du texte, निद्रा, *nidrâ*, signifie sommeil. Il me fallait un nom féminin, j'ai pris le mot *Câlî*, la suite me prouvant qu'il s'agit de cette déesse. Dans cet endroit même on donne à Nidrâ l'épithète de कालरूपिनी, *câlarôûpinî*. Voyez la lecture L.

t'égalera à moi-même : tu recevras les hommages du monde entier. Quant au septième enfant de Dévakî, ansâvatare de la nature de Soma⁶, qui se trouvera mon aîné, tu auras soin de le transférer le septième mois dans le sein de Rohinî⁷ ; extrait de cette manière des entrailles déchirées de sa mère, il recevra pour cette raison le surnom de Sancarchana. Ce sera là mon frère aîné, pareil à la lune, septième fruit de Dévakî, que la crainte aura détaché de son sein. Moi, je serai le huitième, principal objet des attaques de Cansa. Toi, tu seras le neuvième enfant de notre famille, et tu naîtras de la bergère Yasodâ, femme de Nanda, pasteur de Cansa. Tu viendras au monde le neuvième jour du Pakcha noir⁸ ; et moi, c'est sous l'aspect de l'Abhidjit⁹, au milieu de la nuit, que je sortirai heureusement du sein de ma mère. Nous naîtons tous deux également le huitième mois¹⁰ ; et pour prévenir les projets de Cansa, nous ferons un échange de mère. Je deviendrai le fils d'Yasodâ, et toi, déesse, la fille de Dévakî. C'est à cette époque que Cansa se livrera à tout l'excès de la folie. Il te prendra par le pied, et te jettera sur la pierre. Tu te relèveras pour aller occuper au ciel une place éternelle. Noire, brillante comme moi, avec une face semblable à celle de Sancarchana, tu agiteras dans l'air deux bras vigoureux, pareils aux miens. Dans tes mains tu tiendras un trident et un poignard à manche d'or, une coupe pleine de miel, et un lotus éclatant de blancheur. Ta robe sera de soie noire ; ton vêtement supérieur, de couleur jaune : sur ta poitrine tombera un collier de perles brillant comme un rayon de la lune ; tes oreilles seront ornées de larges pendants ; ton visage aura toute la splendeur de la lune, et un riche diadème entourera ta tête. Tu brandiras de terribles serpents, qui rempliront d'épouvante les dix régions. Une queue de paon sera ton étendard, et des plumes de cet oiseau tu te feras un bracelet magnifique. Des troupes d'êtres redoutables t'environneront : soumise à mes commandements, ornée d'une immortelle jeunesse, tu t'élèveras au ciel. Là, le monarque aux mille yeux, suivant mes ordres, te donnera le baptême divin, et t'admettra parmi les dieux. Il te désirera même pour soeur ; tu naîtras alors dans la famille de Cousica, et tu seras Côsikî¹¹. Indra te donnera sur le superbe Vindhya une demeure à jamais révéree, et la terre te verra former mille autres établissements renommés. Tu parcourras les trois mondes, magnifique et bienveillante déesse, ne voulant que la vérité, ne cherchant qu'à répandre des bienfaits, et prenant mille formes variées. C'est alors qu'en pensant à moi tu extermineras, avec leur suite, deux Dânavas fameux, Soumbha et

⁶ Je traduis littéralement सौम्य, *sômya*.

⁷ Rohinî est aussi le nom du quatrième astérisme lunaire qui contient cinq étoiles, α , β , γ , δ , ϵ du Taureau. Le mot *sancarchana* signifie labourant, et le personnage connu sous ce nom porte en effet un soc pour arme. N'aurait-on pas voulu indiquer par là qu'il est né au moment des labours, quand on déchire avec le soc le sein de la terre ?

⁸ Le mois lunaire, nous l'avons vu ailleurs, est composé de deux portions qui portent le nom de Pakchas. Les Pakchas sont noirs (*crichnas*) ou blancs (*souclas*) suivant les phases de la lune : les Pakchas blancs durent depuis la nouvelle jusqu'à la pleine lune.

⁹ L'Abhidjit ou Abhidjita est une constellation lunaire placée entre Outtarâchâdhâ et Sravanâ, et correspondant, à ce qu'il paraît, à une étoile brillante de la Lyre. Les astronomes indiens disent que les étoiles qui la composaient ont disparu : peut-être étaient-elles autrefois distinctes à la simple vue, et par leur motion se sont-elles unies en un faisceau de lumière. Un triangle servait à figurer cette constellation, qui occupait parmi les vingt-huit astérismes lunaires le vingt-deuxième rang : elle en est maintenant exclue, et on ne la représente plus qu'en dehors. On ne compte aujourd'hui que vingt-sept astérismes.

¹⁰ Les Indiens célèbrent la fête de la naissance de Crichna le 8 du Pakcha noir de *bhâdra* (août-septembre). Cette circonstance peut embarrasser dans leurs calculs ceux qui ne voudraient voir dans Crichna qu'un personnage astronomique : car cette époque ne correspond à aucune de celles qui sont marquées dans l'année par quelque phénomène céleste.

¹¹ Voyez plus haut, lect. XXVII.

Nisoumbha, sauvages habitants des montagnes. Honorée par de pieuses processions, avide de sacrifices sanglants¹², chaque neuvième jour tu obtiendras une offrande, composée de quadrupèdes. Et les mortels qui, reconnaissant mes vertus, voudront t'honorer, recevront tout ce qu'ils pourront désirer, enfants ou richesses. Ceux qui tomberont dans de mauvais chemins, ceux qui seront battus par la tempête sur l'Océan ou assiégés par leurs ennemis¹³, auront recours à toi. Tu seras la perfection, la félicité, la constance, la gloire, la pudeur, la science, la modestie, la prudence, le crépuscule, la nuit, la lumière, le sommeil et la nuit de Câla (Câlarâtri)¹⁴. Et quand quelqu'un réjouira tes oreilles par un hymne en ton honneur, ô déesse, qu'il sache que je ne serai jamais perdu pour lui, comme il ne sera jamais perdu pour moi ».

CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE.

ÉLOGE DE DOURGÂ.

Vêsampâyana dit :

« Je chanterai la gloire de la déesse surnommée "Âryâ", ou la vénérable, comme l'ont fait autrefois les Richis. Salut à Nârâyânî, souveraine des trois mondes ! ».

« Tu es la perfection, la fermeté, la gloire, la prospérité, la science, la modestie, la sagesse, le crépuscule, la nuit, la lumière, le sommeil et Câlarâtri ».

« C'est toi qu'on appelle "Âryâ", "Câtyâyânî"¹, "Côsikî". Soumise aux règles de la loi divine, attachée aux pratiques d'une austère pénitence, tu enfantas le chef de l'armée des saints² ».

« Tu es la victoire, le triomphe, le plaisir, la félicité, la constance, la compassion ».

« Soeur aînée d'Yama³, tu te couvres d'un vêtement de soie noire. Tu te présentes sous toutes les formes, les unes agréables, les autres hideuses : tantôt ton regard est affreux, tantôt ton oeil est large et attrayant ».

« Protectrice puissante de tes serviteurs, ô déesse, tu demeures sur les sommets terribles des montagnes, sur le bord des rivières, dans les cavernes, les bois et les forêts. Tu reçois les hommages des Savaras⁴, des Barbaras⁵ et des Poulindas⁶ ».

« Tes mains portent le trident et la lance : le soleil et la lune forment ton drapeau »

¹² J'ai traduit ainsi le mot बलि, *bali*.

¹³ Le portrait que fait Hésiode de la déesse Hécate dans la Théogonie (vers 411 et seq.) offre des traits de ressemblance avec celui de Câlf. Un amateur d'étymologies pourrait même à la rigueur retrouver le nom d'*Hécate* dans *Câtyâ* et *Câtyâyâni*, surnoms de la déesse indienne.

¹⁴ Voyez lect. L, note 9.

¹ Sous ce nom, on désigne Dourgâ comme étant la fille de'un saint nommé Câtyatyâyana ou Câtya. Ce mot signifie encore une *veuve de moyen âge* ; et on a pu donner cette épithète à la déesse parce qu'elle porte le costume et se livre aux austérités d'une veuve.

² C'est Cârthikéya, dieu de la guerre, fils de Siva et de Dourgâ.

³ Yamounâ est sans doute ici considérée comme une forme de Dourgâ. Voyez lect. IX.

⁴ Nom d'un peuple grossier qui habite les montagnes de l'Inde, et porte pour ornement des plumes de paon.

⁵ Ce nom de *Barbara* se donnait à des hommes d'une caste dégradée et vivant loin de la société.

⁶ Les *Poulindas* sont des montagnards sauvages qui parlent un dialecte barbare eu inintelligible.

« Ton étendard se compose de plumes de paon ; tu règues sur les mondes. Entourée de coqs, de boucs, de béliers, de lions et de tigres, tu fais entendre au loin le son de tes clochettes⁷. Tu as choisi le Vindhya⁸ pour ton séjour favori ».

« Tes mains portent le trident et la lance : le soleil et la lune forment ton drapeau »

« Tu es le neuvième jour du Pakcha noir, et le onzième du Pakcha blanc ; tu es la nuit, soeur de Baladéva⁹. Tu mets ton bonheur dans les combats. Tu es le centre, la fin, la première voie de tous les êtres ».

« Tu naquis du pasteur Nanda, apportant la victoire aux Dévas : on te voit couverte, tantôt de tristes haillons, tantôt de vêtements magnifiques. Tu es à la fois la nuit et le crépuscule ».

« Tu vas, les cheveux épars ; tu es la mort, et tu aimes à dévorer la chair sanglante. Tu es pour quelques-uns "Lakchmî" ou le bonheur, et en même temps "Alakchmî" ou le malheur pour les Dânavas ».

« C'est toi qui es Sâvitrî¹⁰, mère des dieux et des génies ; tu es l'emplacement du sacrifice, le présent fait aux prêtres, la pompe sacrée des processions, le flux et le reflux de la mer ».

« Parmi les Yakchas, tu es la première Yakchî¹¹, et Sourasâ¹² parmi les serpents : tu es la piété dans les jeunes filles, le bonheur dans les épouses. Instruite dans la science sacrée, tu es le sacrifice et la lumière suprême ».

« Tu es la splendeur des étoiles, et Rohinî¹³ parmi les constellations. Dans les palais des princes, sur les lacs consacrés, au confluent des rivières, on célèbre ta grandeur. Tu es la pleine lune dans l'astre des nuits ; c'est toi que, sous le nom de "Crittivâsas", on adore comme vêtue d'une peau de tigre ».

« Tu es Saraswat¹⁴ dans Vâlmik¹⁵, Smriti¹⁶ dans Dwêpâyana¹⁷, Sitâ¹⁸ pour les laboureurs, la Terre¹⁹ pour les êtres animés, la science du devoir pour les Richis, Aditi pour les Dévas,

⁷ Les femmes indiennes portent aux pieds ou aux bras, et même autour des reins, des ornements en grelots ou en petites sonnettes.

⁸ De là vient qu'on l'appelle Vindhya^{vâsinî}.

⁹ Elle est sœur de Baladéva, en ce sens qu'elle a passé un instant pour fille de Vasudéva.

¹⁰ C'est sans doute la Sâvitrî personnifiée, c'est -à-dire la prière indiquée par les Vèdes. Elle est considérée ailleurs comme la fille de Brahmâ et la mère mystique des castes indiennes.

¹¹ Yakchî est aussi le nom de la femme de Couvéra, dieu des richesses.

¹² Sourasâ, une des femmes de Casyapa, mère des serpents.

¹³ Voyez la LVIIe lecture, note 7. Rohinî, comme une des vingt-sept nymphes qui président aux constellations lunaires, est une des femmes du dieu Soma: elle est même son épouse favorite.

¹⁴ Déesse des beaux-arts et de l'éloquence.

¹⁵ Auteur du Râmâyana

¹⁶ Je crois que par ce mot on personnifie la Tradition. On entend par *smriti* ce corps d'ouvrages de religion et de jurisprudence que les anciens sages ont transmis oralement à leurs élèves, et que ceux-ci ont recueillis de mémoire et confiés à l'écriture.

¹⁷ Nom de Vyâsa, qui arrangea les Vèdes et recueillit les Pourânas. Ce saint passe aussi pour être l'auteur du Mahâbhârata. Au reste, on compte, dit-on, plus de vingt-sept personnages du nom de Vyâsa.

¹⁸ Le mot *sîtâ* signifie *sillon* : c'est aussi le nom de l'épouse de Râma, que l'on suppose avoir été trouvée dans un sillon

¹⁹ *Dharanî*, c'est-à-dire qui porte les êtres.

Sourâdévî²⁰ pour les êtres dont tu réjouis les yeux et obtiens les louanges ».

« C'est toi qui formes le beau regard d'Indra, toi qu'on appelle la déesse aux mille yeux²¹
Tu es le feu des pénitents et des holocaustes, l'objet de la faim de tous les êtres, et le plaisir des dieux ».

« Tu es Swâhâ²², la félicité, la fermeté, la réflexion ; Vasoûmatî parmi les Vasous, l'espérance pour les mortels, et le bonheur de ceux dont le succès couronne le travail ».

« C'est en toi que l'on voit les points principaux et les points intermédiaires de l'horizon. Tu es la lumière qui brille à la pointe de la flamme ».

« Tu es encore l'oiseau Poûtânâ²³, la terrible Révat²⁴, le sommeil de tous les êtres ; tu es Mohin²⁵ pour troubler leur raison, et pour les frapper tu es Kchatriyâ ».

« Parmi les sciences, tu es la science de Brahmâ ; tu es les saintes exclamations "Aum" et "Vachat"²⁶. Les antiques Richis savaient que parmi les femmes tu es Pârwatî, et Aroundhatî²⁷ parmi les fidèles épouses, suivant l'oracle des Pradjâpatis ».

« Tu es pour les plaideurs l'objet en litige : on te connaît sous le nom d'Indrânî²⁸, et c'est toi qui remplis le monde entier, soutenant tous les êtres, animés ou inanimés ».

« Dans tous les combats, dans les incendies, sur le bord des fleuves, dans les cavernes des voleurs, au milieu des bois, dans les voyages, dans les prisons, sous les coups même des ennemis, enfin, dans tous les dangers de la vie, tu es la protectrice assurée des mortels ».

« O déesse, en toi est mon cœur, ma pensée, mon âme : délivre-moi de tout péché, et accorde-moi ta faveur ».

Voilà l'éloge divin de la puissante Dourgâ, tel que nous l'ont transmis les antiques traditions²⁹. Quiconque, le matin en se levant, le corps pur et l'âme recueillie, l'aura lu pendant trois mois, recevra de la déesse le bien qu'il aura désiré. S'il le lit durant six mois, elle lui accordera le don le plus précieux à son choix. Cet hommage continué pendant neuf mois, lui vaudra l'oeil divin³⁰.

²⁰ Sourâdévî est une nymphe qui sortit de la mer barattée par les dieux : elle préside aux liqueurs fermentées, qui sont personnifiées en elle.

²¹ Nous avons déjà plusieurs fois l'occasion de parler d'Indra et de ses mille yeux. Voyez lect. XXVII, note 8.

²² Swâhâ est une exclamation employée dans les sacrifices. On l'a personnifiée et on la regarde comme la femme du dieu Agni, et la déesse des holocaustes.

²³ Voyez plus bas, lect LXII.

²⁴ Révatî est le nom d'une des Mâtris, et en même temps celui de la femme de Balarâma et d'une constellation lunaire.

²⁵ Ainsi se nomme Vichnou, quand il se change en femme pour troubler la raison des Asouras et leur enlever le breuvage d'immortalité qu'ils avaient en leur possession.

²⁶ Exclamation utilisée dans les holocaustes.

²⁷ Aroundhatî, femme de Vasichtha, passe pour le modèle de la fidélité conjugale. Agni devint amoureux des femmes des sept Richis, et toutes, dit-on, excepté Aroundhatî, se montrèrent sensibles à sa tendresse. Elles furent chassées hors du cercle arctique, et accueillies depuis dans le zodiaque, où elles forment la constellation des Pléiades, qui, selon les Indiens, sont au nombre de six.

²⁸ Femme d'Indra.

²⁹ On nomme ces traditions écrites *itihâsas*. Un des manuscrits porte à la place de ce mot le nom de *Vyâsa*.

³⁰ Voyez, au sujet de l'œil divin, lect. XVIII : voyez aussi le Nouveau Journal asiatique n° 63, mars 1833, p. 216.

S'il y a persisté pendant un an, il obtiendra la perfection, l'accomplissement de tous ses désirs ; il connaîtra la vérité et toute la science de Brahma : ainsi l'a déclaré Dwêpâyana.
« O déesse, continua Vichnou, honorée par les mortels, tu peux éloigner d'eux la prison, la mort, la perte de leurs enfants, la ruine de leur fortune, la crainte de la maladie et du trépas. Sous quelque forme que ce soit, tu les combles de bienfaits. C'est toi, pour ta part, qui bientôt délivreras le monde, en privant Cansa de sa raison. Quant à moi, je vais aussi devenir le berger de Cansa »

Après avoir donné ses instructions à la déesse, Vichnou disparut. Dourgâ le salua avec respect, et dit : « Que votre volonté soit accomplie ! »